

raient mis sur un pied d'égalité. Ce serait une maison d'éducation plutôt qu'une institution militaire. Il faudrait donner à ces jeunes gens la même liberté qu'on accorde à leurs confrères qui suivent les cours de littérature, de médecine et de droit dans les universités et les collèges ; et ils seraient en lieu de former leur caractère et de développer toutes leurs facultés, au cours de cette instruction. Qu'ils entrent à titre d'élèves, et qu'on leur enseigne à commander un peloton, un bataillon ou un escadron. Quand un garçon de 15 ans peut commander un régiment—et il est nombre de garçons qui ont parfaitement réussi à commander une compagnie à l'âge de 15 ans, il a une plus haute idée de son importance que s'il figurait dans les rangs, comme simple soldat. Il faudrait que chaque soldat dans les rangs fut en mesure d'exercer et de faire manœuvrer le peloton dont il fait partie.

Il faut apprendre aux militaires non seulement à obéir, mais aussi à commander. C'est là un principe essentiel. Alors, le militaire ne serait plus un simple automate et il sera apte à prendre sa place, au combat. Ces jeunes gens devraient recevoir une certaine mesure d'instruction, avant d'entrer dans ces écoles militaires. Aujourd'hui on perd deux ou trois semaines à enseigner aux garçons les mouvements de formation et de conversion, alors qu'ils auraient dû apprendre ces mouvements dans les écoles publiques. En adoptant le système que je propose, on réussirait à instruire cent jeunes gens au lieu qu'aujourd'hui on ne réussit guère à en former une dizaine qui soient en mesure de prendre le commandement. Il faudrait encourager ces jeunes gens à se perfectionner graduellement dans la science militaire ; mais l'essentiel, et ce que je préconise en ce moment, c'est qu'il faut commencer leur éducation militaire, lorsqu'ils sont jeunes et les admettre aux écoles militaires à titre d'élèves. Un garçon de quinze ans peut facilement quitter le foyer domestique pour passer trois mois à l'école militaire, tandis que, à vingt ans, la chose serait peut-être plus difficile. Il ne faut pas forcer les jeunes gens à consacrer trois mois de leur existence aux écoles militaires, alors qu'ils ont atteint la période de leur vie où ce sacrifice ne leur est plus aussi facile qu'il l'eût été, cinq ans plus tôt.

Une autre raison à l'appui de ce que je viens d'avancer, c'est que ce qu'on apprend dans sa jeunesse n'est jamais entièrement perdu. Je conseillerais au ministre d'abaisser la limite d'âge pour l'admission des officiers. Lorsqu'on me fit l'honneur de me sonifier le commandement du régiment auquel je suis resté si longtemps attaché, j'encourageai tous mes officiers à enrôler les garçons de quinze ans du moment qu'il leur était possible d'endosser l'uniforme ; et je ne crains pas de le dire, nul autre régiment au Canada n'a fait si bonne figure que l'ancien 45e. Il importe que les jeunes gens commencent leur instruction militaire de

bonne heure. Un cinquième des soldats qui ont escaladé les hauteurs de l'Alma avaient à peine atteint l'âge de 20 ans. Le député d'Halifax (M. Roche) nous a dit comment Napoléon avait gagné ses batailles. Ce n'est pas à son instruction militaire que Napoléon doit les victoires qu'il a remportées ; mais s'il a été victorieux dans toutes ses batailles, c'est qu'il avait sous ses ordres des légions de jeunes gens libres de l'armée de France qui luttèrent contre les vieux systèmes surannés de l'Europe, systèmes datant des siècles de tyrannie et de superstition. C'est ce système qui a empêché la Russie de progresser. Bonaparte n'a pas fait le tour de l'Europe en déployant des images sacrées, mais il a parcouru l'Europe avec des jeunes gens capables de faire la campagne. Voilà pourquoi Bonaparte a gagné ses batailles au lieu de s'entourer d'une armée organisée d'après un système suranné. Les périodes annuelles devraient durer douze jours. Cela suffit amplement. Apprenez aux jeunes gens les mouvements de formation et de conversion ; enseignez-leur la position du tireur ; montrez-leur le tir à bras francs ; faites en sorte qu'ils acquièrent du sang froid dans le maniement de l'arme. A vingt ans, donnez-leur douze jours d'exercice au camp ; et n'en déplaie à ceux qui n'affichent que du mépris pour la milice en service actif, je n'hésite pas à dire que je mènerais volontiers ces jeunes gens au combat, en toute circonstance. On a parlé ici de l'artillerie et de la pratique du tir au fusil. Comme Conan Doyle, j'ai foi au canonnier.

L'artillerie produit un merveilleux effet moralement ; elle jette en désordre l'armée ennemie, mais elle ne met pas l'ennemi hors de combat. J'ai étudié aussi soigneusement que possible les comptes rendus des combats au cours de la guerre que se livrent le Japon et la Russie, et j'ai constaté que dans les divers engagements qui ont eu lieu et où l'on a employé l'artillerie de gros calibre, trois soldats sur quatre ont été abattus par des balles de fusil. En définitive, l'arme sur laquelle il faut compter, c'est le fusil, bien que l'artillerie jette le désarroi dans l'armée ennemie. Donnez-moi 20, 40 ou 50,000 hommes le long de la frontière du Niagara, habitués au maniement du fusil et capables d'abattre leurs ennemis à un millier de verges, et il faudra vingt fois ce nombre d'hommes pour leur résister. Je suis convaincu de l'utilité de l'artillerie et de la cavalerie ; mais comme arme défensive ou d'attaque, le fusil, à mon avis, est l'arme sur laquelle nous devons surtout compter.

Je crains d'avoir abusé de la patience de la Chambre. Le ministre nous dit qu'il faudra cinq mille hommes de plus pour la garnison d'Esquimault et la cavalerie de Strathcona dans les territoires du Nord-Ouest. Je signale de nouveau, en passant, au ministre l'importance qu'il faut attacher à l'enseignement dans les écoles militaires. A mon avis, toutes ces écoles permanentes devraient être